

Et le voici maintenant au milieu du chœur, sur son trône de soie et d'or.

Il ne s'y repose qu'un instant. Il l'a bientôt quitté ; il s'agenouille. Agenouillé, il se courbe, il prosterne sa vieillesse et sa grandeur aux pieds de la croix. Et voilà qu'ainsi prosterné, — les bras jetés sur le prie-Dieu, la face ensevelie parmi la blancheur des manches — il se fige dans une absolue immobilité. La marmoréenne et svelte figure va demeurer ainsi, indéfiniment immobile. Elle a prié par le cri et par le sanglot tout à l'heure. Elle prie maintenant par l'immobilité et par le silence, qui sont plus près de l'Éternité.

On dirait un de ces pontifes de marbre à genoux sur leur propre tombe, dans les plis roides du carrare diaphane. Nous nous levons ; il reste immobile. L'assistance exécute tous les mouvements que commande la clochette d'argent au timbre léger, véritable filigrane de sons cristallins ; il reste immobile. Il est, en effet, mort au monde... Où s'en va cette âme, où monte-t-elle, où descend-elle, en ce moment tout à fait solennel ?... L'hostie s'élève, rayonnante. Va-t-il se courber plus bas ? Non. Il demeure immobile. Découvrira-t-il son front devant le nimbe de Dieu ? Non ; ce n'est plus l'heure où il peut, libre à demi des adorations de l'âme, faire un geste physique d'adoration ; il demeure immobile devant la gloire de son Dieu... Alors un prêtre s'avance, étend la main au-dessus de la tête du Pontife — et la découvre.

Le Pape est immobile.

Il est seul devant Dieu à qui il apporte en silence le cri du monde universel, l'universel *Miserere* :

Ayez pitié, Seigneur ! — Seigneur, pitié pour tous, sans distinction de races, de croyances, de philosophies, de religions ! Pitié pour tout ce qui souffre ; pitié pour l'innocence et pitié aussi pour le crime ; pitié pour l'endurcissement comme pour le remords ! Pitié pour tous, justice et pitié, ô Dieu qui avez été un accusé devant des juges, un prisonnier devant les voleurs, un flagellé, souillé du crachat des impurs ; ô Dieu, qui avez été le supplicié d'un supplice infamant, justice et pitié pour tous, ô Dieu qui avez voulu être un homme, afin de créer parmi les hommes la pitié et la justice !

JEAN AICARD.

II. — LE DERNIER POÈME DE LÉON XIII

On a célébré, à Rome, de grandes fêtes en l'honneur du vingt-cinquième anniversaire de l'élection de Léon XIII. M. Boyer d'Agén, qui a souvent approché le Pape de très près, nous communique à ce propos un document très curieux. C'est un poème composé par le Souverain Pontife sur l'art de vivre longtemps, — art qu'il cultive lui-même, comme on sait, avec succès. Notre confrère a vu le pape composer ce poème, et il nous rapporte ainsi ses impressions devant cette scène peu banale :

Le corps tout ramassé dans sa soutane blanche, la main aux longs et maigres doigts tremblants sur la feuille de papier où ils ne tracent plus que par saccade une infinité de points noirs formant l'un après l'autre les lettres, qu'écrit à ce bureau-régence Léon XIII, en s'y prenant quelquefois à deux mains — l'une dirigeant l'autre, mais d'un visage si serein qu'il déconcerte à le voir à peine prendre garde à la plume qui semble tant lui peser. Ce qu'il écrit ? Approchez-vous et, par-dessus ses épaules si frêles, lisez dans son écriture microscopique et hachée, le dernier poème qu'il compose sur l'art de vivre centenaire :

L'ART DE VIVRE CENT ANS

Épître à *Rabirius Rufus*

I

Par quelle nourriture ta vie, libre de maladies et pleine de forces, pourra-t-elle fleurir longtemps ? Tel est le savant thème que, — en praticien attentif et en disciple rigoureux d'Hippocrate, — le bon Ofellus exprimait récemment, de la manière suivante :

Surtout sois propre. Que, sans luxueux appareil, — ta table te présente et nappe blanche et couverts nets. — Ordonne que, de ton cellier, les plus purs vins te soient servis : ils mettent la joie dans l'âme et débarrassent des soucis. — Pourtant sois sobre, ne crois

pas trop en Lyéus — et ne crains pas de puiser trop souvent aux carafes d'eau pleines. — Cette eau si claire ! nous fût-il accordé un don plus précieux — et dont l'homme ferait dans la vie un plus utile usage ?

D'un blé sans tare tu cuirais avec amour tes pains.

— Les repas que la poule, ou le bœuf, ou l'agneau t'auront apprêtés, — prends-les volontiers ; s'est une nourriture profitable aux forces à réparer ; — mais aie bien soin d'en triturer les viandes, veille qu'à ces repas ne manquent ni les légumes de condiment, ni les assaisonnements de saumure.

Que les œufs frais fassent l'éloge de ton foyer et nourris-t'en — soit que tu aimes les préparer au feu, sur le plat où ils cuisent — soit que tu trouves plus de saveur à les gôber à même la coquille. — De quelque manière que tu en uses, crois-moi, là est la saine nourriture.

Ne fais pas moins d'honneur aux grandes coupes de lait, plein d'écume. — Le lait t'a nourri, enfant ; vieillard, tu y retrouveras tes forces.

Et maintenant, du miel cuivré au don céleste — qu'on apporte un rayon, et que l'Hybla dont tu es avare l'arrose. — Fais-toi servir, de ton potager où il ne pousse que pour toi — et le chou doux et le légume tendrement cueilli après sa fleur. — Ajoutes-y dans leur maturité les fruits charnus d'une année bien fertile, surtout les douces pommes, les pommes rubicondes couronnant, en corbeilles, la splendeur de la table.

Enfin, qu'on verse la liqueur que composent les grains torrifiés — ceux qui te viennent de Moka et des rivages de l'Orient. — Ton noir café goutte à goutte, du bord des lèvres, savoure-le : à petits coups, il veloutera ton estomac à souhait.

Pour un repas léger, retiens bien ces préceptes, et sers-t'en sûrement — si tu veux te conserver et sain et vigoureux jusqu'à l'extrême soir de la vieillesse.

LÉON XIII.

Un normalien vous en dirait de belles, sur la forme savante de ces vers et sur la richesse de leur glossaire. Car si le rythme serré et mordant est digne d'un Juvénal ou d'un Propertius, c'est bien à Plauto ou à Plinius qu'il faudrait comparer cet étonnant styliste pour qui, en latin, les termes culinaires les plus analytiques n'ont pas plus de secrets que les formules philosophiques avec lesquelles Léon XIII compose aussi aisément ses transcendantes encycliques.

BOYER D'AGÉN.

CORBEILLE DE LÉGENDES

LA PUCE. — LA SAUTERELLE. — L'ARAIGNÉE DES JARDINS. — LE PEUPLIER.

Voulez-vous que je vous conte la légende de la puce, cette bestiole légère et spirituelle, un point vivant, un grand sauteur. Ses bonds sont aussi prodigieux qu'amusants, sa viguer stupéfiante. Un homme qui ferait des sauts en rapport avec des sauts de puce, sauterait à pieds joints par dessus le Panthéon et descendrait l'avenue des Champs Élysées en trois ou quatre bonds. La puce semble ailée. Lorsqu'on croit la tenir, elle nous échappe d'un saut pittoresque et gouailleur.

Voici sa légende, que l'on redit encore dans les campagnes du Velay : Un jour, le bon Dieu se promenait avec saint Pierre dans les gorges de la Loire, entre Chamelières et Volay. Tout en cheminant, ils devaient du ménage du monde et des difficultés de se bien diriger. Tout à coup, au détour du fleuve, Pierre montre au bon Dieu une femme en haillons, couchée sur le sable, au soleil. Elle est jeune encore, mais ses traits reflètent l'ennui le plus profond. Le bon Dieu, qui devine tout, s'aperçoit aussitôt que cette femme s'ennuie de sa seule oisiveté et, comme il est souverainement bon, il tire de sa grande poche une poignée de puces qu'il jette sur la pauvre femme en lui disant :

— Femme, l'oisiveté est la mère de tous les vices : voilà de quoi t'occuper.

Et, depuis ce jour-là, les femmes ont des puces, et lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire, elles se divertissent à les prendre.

* *

Après la puce, voici la sauterelle, la terrible sauterelle, fléau sans rival. D'après une légende arabe, ce formidable insecte est un produit du diable : Dieu venait d'achever son œuvre quand Satan, haussant les épaules, déclara qu'il ferait mieux. Le Créateur accepta le défi.

— Soit, dit-il, je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu auras créé ; parcours l'univers et reviens dans un siècle.

Se mettant aussitôt à la tâche pour fabriquer cet être, Satan prend la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, les cornes de l'antilope, le cou du taureau, la poitrine du lion...

— Que manque-t-il encore, se demande Satan poursuivant ses recherches à travers le monde.

Au chameau il prend ses assises solides, à l'autruche il enlève ses jambes délicates, au scorpion son ventre.

— Ma créature, reprend le diable, sera-t-elle condamnée à se traîner à terre ? Non ! je veux qu'elle ait des ailes.

Longtemps, au fond des enfers, Satan déploie toute sa science à réunir tous ces tronçons d'animaux. Les uns sont trop gros, et les autres trop petits. Il lime, il scie, il retranche, il ajoute, il ajuste, et fait si bien qu'au bout d'un siècle il ne lui reste plus qu'un tout petit, mais effroyable animal entre les mains. Il souffle dessus et lui donne la vie.

— Eh bien ? dit le Créateur.

— Voilà ce que mon art a créé, lui répond le maudit.

— C'est donc là l'œuvre de ton génie ?... Eh bien ! qu'en témoignage de ta faiblesse et de ta méchanceté, ce vilain animal pullule sur la terre.

Telle est la poétique origine des sauterelles qui, d'après la légende arabe, résumant, en raccourci, tous les monstres de la terre.

* *

Plus gracieuse et plus charmante la légende de la croix blanche que l'araignée des jardins porte gravée sur son dos ; quand Jésus agonisait sur le calvaire, une araignée, voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'araignée compatissante se retire au bout d'un fil : mais comme elle s'éloigne, l'ombre de la croix se détache tout à coup sur son corps aussi blanche qu'un lis et l'araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.

* *

De cette légende du calvaire, n'est-il pas curieux de rapprocher la légende du peuplier, " l'arbre qui parle, " tremble, murmure, soupire au moindre souffle, comme s'il avait des voix mystérieuses dans son feuillage.

Pourquoi la feuille du peuplier tremble-t-elle sans cesse ? La légende raconte que la croix sur laquelle fut attaché Jésus était en bois de peuplier.

Quand le supplicié du Golgotha exhala son dernier soupir, tous les poupliers de la Judée se mirent à frissonner et c'est depuis ce temps-là que les feuilles de cet arbre tremblent toujours.

GERBE DE PENSÉES

Le cœur de la femme est comme la lune, il change souvent ; mais il y a un homme dedans.

Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime. — PAUL BOURGET.

Le vocabulaire de tous les jours finit par imprimer à l'esprit sa marque : l'âme d'un peuple s'élève ou s'abaisse avec sa langue. — O. GERARD.